

Les Suisses en Italie

Autor(en): **De Vallière**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **54 (1909)**

Heft 7

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-338951>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES SUISSES EN ITALIE

Situation politique en 1515.

(Planche XXIV).

DÉBUT DU RÈGNE DE FRANÇOIS I^{er}.

Au moment où allait s'ouvrir la désastreuse campagne de 1515, la Confédération, alors à l'apogée de sa gloire militaire, en pleine prospérité matérielle¹, respectée à l'extérieur, fière de sa réputation d'invincible, semblait plus forte et plus menaçante que jamais.

L'admission de Bâle, Schaffouse et Appenzell dans l'alliance avait porté à treize le nombre des cantons.

Le corps helvétique se composait, en outre, de *pays alliés* : les ligues grises, les princes évêques de Sion et de Bâle, le prince abbé de St-Gall, Genève, les comtes de Neuchâtel et de Valengin, les villes de Bienne, Mulhouse, Rottweil, Colmar, Breisach, Haguenau, Schlettstadt et Strassbourg.

De *pays sujets* : l'Argovie, le Rheintal, Orbe, Echallens, Grandson, Aigle, les Ormonts, le comté de Bellinzona, les baillages de Lugano, Locarno, Mendrisio, Val Maggia, Domo d'Ossola, la Valteline, Chiavenna et Bormio.

Toutes ces contrées fournissaient des soldats aux armées confédérées ; les sujets n'envoyaient pas de députés à la Diète.

Sous ces dehors brillants, le pays offrait à l'intérieur le triste spectacle de la vénalité des gouvernants et de la corruption du peuple. L'antique simplicité helvétique se mourait.

Tant que la concorde régna entre les Confédérés, l'absence de pouvoir central ne se fit pas remarquer, mais l'insuffisance du lien fédéral apparut clairement, quand les rivalités et les conflits d'intérêts divisèrent le pays. L'autorité de la Diète était illusoire. Le manque d'union paralysait tout système de politique extérieure suivie.

Deux partis irréconciliables, formés au début du XVI^e siècle, divisaient le peuple et les conseils de la nation : les Français et les papistes.

¹ D'après May de Romainmotier, les Suisses acquirent 100 millions de livres de France en butin et contributions de guerre dans les premières années du XVI^e siècle.

Sous l'influence du cardinal Schinner, le parti antifrançais l'emporta pendant quelques temps de 1509 à 1516. Cette brouille devait avoir des conséquences funestes pour notre pays. — Louis XII, puis François I^{er}, mirent tout en œuvre pour regagner le terrain perdu, leurs agents ne cessèrent d'intriguer en faveur de l'alliance française. Nous allons voir la méfiance et la discorde pénétrer même jusque dans l'armée. En 1515, à la veille de la grande bataille où allait se jouer le sort de la Suisse, les partisans de la France réussirent à semer la division parmi les chefs et les soldats : 10 000 hommes, gagnés à la cause du roi, abandonnèrent leurs camarades à l'heure du danger et rentrèrent dans leurs foyers. En refusant de sacrifier leurs sympathies personnelles à l'intérêt général, ils précipitèrent la ruine de leur patrie.

Dans des circonstances analogues, trente-neuf ans auparavant, Adrien de Bubenberg avait fait taire ses sentiments pour n'écouter que la voix de l'honneur et du devoir. Mais, de 1476 à 1515, les vertus qui avaient fait la force des pères étaient allées s'affaiblissant. Pourtant, une parenté subsiste entre les « géants » de Marignan et les défenseurs de Morat : celle de l'héroïsme¹.

François I^{er}, duc de Valois, fut sacré à Reims le 25 janvier 1515. Bouillant et généreux, épris d'art et de science, ce roi de 21 ans avait une âme ardente et chevaleresque.

En montant sur le trône, il s'arrogea le titre de duc de Milan, ce qui déplut fort aux Confédérés. Il s'appuyait sur les prétentions héréditaires de la maison de France et annonçait son intention bien arrêtée de s'emparer du duché. Il eut toutefois recours à la diplomatie avant de s'en remettre aux hasards de la guerre et chercha avant tout à se réconcilier avec les Suisses.

Sitôt après le couronnement, une ambassade quitta Paris pour aller annoncer aux Ligues l'avènement de François I^{er} : « Le roi espère voir se renouer les anciens liens d'amitié qui ont réuni les deux peuples pendant tant d'années, pour leur plus grand bonheur ». La Diète assemblée à Zurich accueillit froidement ce message. La réponse que firent les députés aux ouvertures du roi est d'une rudesse déconcertante : « La paix entre la Couronne de France et la Confédération suisse a été conclue devant

¹ « Les Suisses n'ont jamais su sacrifier à la patrie un droit privé, ni autre chose que la vie sur les champs de bataille ». (Jean de Müller I. VIII, p. 289).

Dijon. S'il veut la ratifier, qu'il le fasse ! si non, qu'il ne compte pas sur le secours et l'alliance des Suisses ¹ ».

Sans se laisser décourager, François I^{er} tenta un dernier effort. Il chargea le duc de Savoie, son oncle, de continuer les négociations ; on fit aux députés les offres les plus alléchantes ; le roi fit savoir « qu'il était prêt à payer les 400 000 couronnes promises par La Trémouille et à ratifier toutes les clauses du traité de Dijon, mais qu'il ne pouvait renoncer au duché de Milan. »

L'entêtement des confédérés déjoua toutes les combinaisons. Il fallut renoncer à s'entendre ; c'était le triomphe de la politique antifrançaise du cardinal Schinner. Les efforts du parti français, qui avait de nombreux adhérents à Berne, Fribourg et à Soleure, ne purent détacher les Suisses de leur alliance avec Sforza. Ils s'unirent, au contraire, plus étroitement avec le jeune duc, leur protégé, et avec le pape Léon X, pour « la défense de la liberté de l'Italie ». Le roi d'Espagne, Ferdinand le catholique et l'Empereur Maximilien, promirent des subsides, de l'artillerie et de la cavalerie.

A la fin d'avril, devant l'attitude toujours plus menaçante des Confédérés, François I^{er} rappela ses ambassadeurs : c'était la guerre à bref délai ; mais, grâce aux hésitations de Léon X, la Ligue ne fut prête à agir qu'au milieu de juillet.

Pendant ce temps, le roi de France s'alliait avec Henri VIII d'Angleterre et avec Venise. En même temps, il complétait, en toute hâte, les armements formidables commencés par Louis XII.

OCCUPATION DU PIÉMONT PAR LES SUISSES ².

La guerre était devenue inévitable ; tout espoir d'accommodement semblait perdu. Une nouvelle et grave complication vint mettre le feu aux poudres :

¹ Clauses principales du traité de Dijon (1513) :

« Le roi renonce à ses prétentions sur l'Italie ; il abandonne aux Suisses le duché de Milan et retire ses troupes des forteresses. Il s'engage à ne prendre aucun Suisse à son service sans le consentement de ses seigneurs, à faire droit aux réclamations des créanciers de la Couronne, à payer 400 000 couronnes pour les frais de l'expédition de Dijon ».

² D'après le colonel de Cléric : *Der Kampf zwischen den Eidgenossen und König Franz I, von Frankreich um Mailand 1515*. Huber & Co, in Frauenfeld, 1905.

Les premiers jours de mai, on apprit en Suisse que Gênes venait de se donner à la France. Le chevalier bernois Albert de Stein et les députés des cantons résidant à Milan, adjurèrent la Diète d'envoyer en hâte 4000 hommes pour prévenir les Français dans l'occupation de Gênes.

Le 9 mai, ces 4000 hommes auxquels se joignirent 2 à 3 mille volontaires, se mirent en marche et atteignirent Novare le 20. Ils y trouvèrent Prosper Colonna et Galeas Visconti avec 1500 cavaliers, 8 gros canons, 2 coulevrines et 12 fauconnaux. Le 31 mai, ces contingents (8500 hommes d'après Anshelm) étaient à Alexandrie, où Schinner les rejoignit.

Comme les armements de François I^{er} commençaient à s'ébruiter, la Diète jugea prudent de suspendre les opérations contre Gênes et d'occuper les passages des Alpes du Piémont par lesquels on s'attendait à voir déboucher l'armée française. En même temps, un nouveau renfort de 15 000 hommes se préparait à quitter la Suisse.

Le 27 juin, la *première armée* marchait sur Chieri et occupait le secteur Suze-Saluces, avec son corps principal à Pignerol.

La *deuxième armée*, forte de 15 000 hommes, avait à sa tête l'avoyer de Watteville. Elle franchit les Alpes en deux colonnes par le St-Bernard et le Gothard. Ces nouvelles forces se concentrèrent autour de Pignerol dès la deuxième semaine de juillet.

Les soldats étaient mécontents, le ravitaillement se faisait mal, la solde n'arrivait pas. Les scènes de pillage et d'indiscipline devenaient de jour en jour plus fréquentes. Deux partis s'étaient formés dans l'armée : les cantons forestiers voulaient attendre l'ennemi près de Milan, où les ressources abondaient ; les villes étaient d'avis de le combattre dans les montagnes pour l'empêcher d'utiliser sa nombreuse cavalerie et son artillerie.

Albert de Stein réussit à faire triompher ses vues. Il représenta au conseil de guerre assemblé à Moncalieri, que l'« avantage et l'honneur de la Patrie aussi bien que l'obéissance qu'on devait à la Diète leur faisaient un devoir de garder les passages du Piémont ».

Mais tout fut bientôt remis en question, grâce à un incident malheureux qui se produisit le 24 juillet et dont les conséquences changèrent l'issue de la campagne : Une bande de Schwytzois et de Glaronnais, furieux de la décision prise par le conseil, surprirent Albert de Stein dans son quartier, s'empa-

rèrent de sa personne et le maltraitèrent, sous prétexte qu'il était vendu aux Français. Le cardinal Schinner, une lance à la main, se précipita avec ses officiers au milieu des forcenés et réussit à rétablir l'ordre. Dès lors, la défiance, la colère et le ressentiment divisèrent de plus en plus les Confédérés.

Albert de Stein, profondément offensé, se jeta ouvertement dans le parti français.

C'est à ce moment (17 juillet) qu'achevait de se former, à Lucerne, la Ligue contre François I^{er}, entre le pape, Ferdinand d'Espagne, l'empereur Maximilien et les Suisses¹.

Dans un nouveau conseil de guerre, tenu à Moncalieri, on décida d'occuper les passages des Alpes et de concentrer le gros des forces au pied des montagnes ; on pourrait ainsi attaquer l'ennemi au moment où il déboucherait dans la plaine, sans lui laisser le temps de se déployer.

Comme les renforts promis par la Ligue n'arrivaient toujours pas, et que les nouvelles de l'ennemi étaient chaque jour plus alarmantes, la Diète décréta la mise sur pied de la *troisième armée*.

Au commencement d'août, il y avait environ 42 000 Suisses en campagne : la garnison de Milan, 3000 hommes ; la première armée, 7000 fantassins et 2000 cavaliers ; la deuxième armée, 15 000 hommes, et, la troisième, en train de mobiliser en Suisse (15 000 hommes).

DÉFENSE DES PASSAGES DU PIÉMONT.

Suivant la décision du conseil de guerre du 4 août, on prit les dispositions suivantes (d'après Anshelm, Gisi, Muralt) :

A Suze : 2500 hommes pour observer les vallées de Novalèse et d'Exilles.

A Rivoli et Avigliana : 8200 hommes en réserve.

A Pignerol : 6000 hommes pour barrer la vallée de Pérosa.

A Vigone : 3000 hommes en réserve.

A Bricherasio : 1000 enfants perdus² pour barrer la vallée de la Luserna.

¹ « Lang und wol verschrieben, aber Kurz und übel gehalten » (Anshelm).

² Les enfants perdus ou aventuriers (*Freiknechte*) font déjà parler d'eux dans les guerres de Bourgogne. C'était une troupe d'élite, formée de volontaires choisis dans toute l'armée. Nous trouvons dans leurs formations les premiers principes de l'ordre dispersé. L'honneur d'engager le combat leur était réservé, mais, l'impétuosité de leurs attaques, souvent prématurées, mit parfois les Confédérés en fâcheuse posture. On leur

A Saluces : 2000 enfants perdus pour observer la vallée du Pô et couvrir le flanc gauche de l'armée.

La cavalerie à Carmagnola.

Cette disposition des réserves permettait soit de renforcer rapidement les détachements avancés, soit de se déplacer d'une aile à l'autre derrière le front. Cinquante kilomètres séparent Avigliana de Saluces. Grâce au bon état des routes, à la facilité des communications, il était aisé de concentrer l'armée sur un point quelconque du front dès qu'on connaîtrait la direction de marche de l'adversaire.

Ces mesures étaient bien prises. Si la concorde avait régné chez les Confédérés, François I^{er} aurait eu de la peine à pénétrer en Italie.

Les autres alliés, de leur côté, ne songeaient aucunement à tenir leurs promesses. Ferdinand le catholique, qui devait envahir le Midi de la France, licencia la plus grande partie de ses troupes dès qu'il sut que les préparatifs de François I^{er} ne le concernaient pas. Il donna l'ordre au vice-roi de Naples de ne rejoindre l'armée que lorsque l'armée papale florentine l'aurait fait.

Léon X fit parvenir aux Suisses par le cardinal Schinner, une somme de 100 000 ducats, mais, en même temps il conseillait au général Jules de Médicis de rester à Parme et d'attendre que le vice-roi de Naples puisse rejoindre les Confédérés (May de Romainmotier). Guichardin dit à ce sujet : « Era destinato che col pericolo e col sangue dei Svizzeri solamente o si difendesse o si perdesse il ducato di Milano ».

Ainsi les Suisses allaient se trouver seuls au dernier moment ; leurs alliés, au mépris de la parole donnée, les abandonnaient lâchement.

ARMEMENTS DE FRANÇOIS I^{er}.

CONCENTRATION DE SON ARMÉE DANS LA VALLÉE DE LA DURANCE.

François I^{er} était décidé à frapper un grand coup. L'armée qu'il avait rassemblée à Lyon, dans le courant de l'été, était,

interdit, sous peine de vie, d'entamer le combat sans l'ordre exprès des chefs. Dans les campagnes d'Italie, ils jouèrent un rôle important et se signalèrent par un courage téméraire, mais aussi par des actes de cruauté. Il n'y eut bientôt plus que des professionnels dans leurs rangs. Leur arme principale fut d'abord l'arbalète, ensuite l'arquebuse. Comme signe distinctif, ils portaient une longue plume blanche à leurs chapeaux. A la fin du 17^e siècle, les compagnies d'enfants perdus devinrent des compagnies de grenadiers.

dit Jovius : « La plus grande armée française qui ait jamais pénétré en Italie ». Il est difficile d'évaluer exactement ses forces. Les chroniqueurs de l'époque ne sont pas d'accord. Les historiens postérieurs n'ont fait que reproduire les chiffres cités par les écrivains du XVI^e siècle. Les données du maréchal de Fleurance et de Pâquier le moine, qui prirent part à la bataille tous les deux, correspondent à peu près aux effectifs cités par Guichardin, Gisi et de Muralt.

Cavalerie. — Sous le maréchal de Lautrec, la garde royale, quelques milliers de chevaliers — 2500 lances fournies (chaque lance se composait d'un homme d'arme d'ordonnance, de trois archers à cheval, d'un coutillier et d'un page), environ 15 000 cavaliers, 1500 hommes de cavalerie légère. Au total 16 à 18 000 cavaliers.

Infanterie. — 4000 Français sous François de Montgommery et Pirant de Maugiron, 10 000 Navarais, Basques et Gascons commandés par le célèbre Pierre de Navare, 12 000 lansquenets allemands et flamands amenés par le duc de Gueldres et commandés par le sieur de Tavannes. 6000 d'entre eux, connus sous le nom de « bande noire » à cause de la couleur de leurs armures et de leurs enseignes, étaient l'élite de l'armée; recrutés avec soin, ils semaient la terreur sur leur passage. A leur tête les capitaines allemands Wolf, Brandeck et Opemberg; 2000 Génois.

Robert de la Mark, duc de Bouillon, semble avoir commandé en chef l'infanterie; il était accompagné de ses fils Fleuranges et Jamet et du duc de Suffock. Aymar de Prie était grand maître des arbalétriers. Au total environ 28 000 fantassins dont 2000 arquebusiers.

Artillerie. — 300 canons de montagne portés par des mulets. 72 pièces de différents calibres. Galiot, sénéchal d'Armagnac était grand-maître de l'artillerie.

En outre, 2-3000 pionniers, ouvriers et charpentiers, 5000 chevaux de trait¹ pour le transport des munitions, des vivres et des bagages.

Le maréchal Trivulce avait fait construire un matériel portatif de ponts et tout l'outillage nécessaire pour franchir les torrents des Alpes et améliorer les chemins.

¹ D'après Jovius (Paolo Giovio). *La prima parte delle historie del suo tempo.*

Cette armée comptait en tout près de 60 000 hommes. Le roi partageait le commandement suprême avec le connétable de Bourbon. Il avait sous ses ordres les quatre maréchaux de France : La Trémouille, Trivulce, d'Aubigny et La Palice.

Une quantité de généraux illustres et de puissants seigneurs accompagnait l'armée : le duc de Vendôme, le prince de Tallent, François de Bourbon, frère du connétable ; le comte Claude de Guise, Charles d'Alençon, beau-frère du roi ; de Montmorency, Bussi d'Amboise, Sancerre de Bueil, d'Ymbertcourt, Bayard le chevalier sans peur et sans reproche.

La fleur de la chevalerie française avait tenu à suivre le roi, désireuse de rabaisser l'orgueil des Suisses.

Ces forces imposantes se rassemblèrent à Grenoble au commencement d'août pour remonter ensuite la vallée de la Durance. Pendant qu'on reconnaissait les passages des Alpes, elles cantonnèrent dans le secteur Embrun-Briançon.

Après avoir confié la régence à sa mère Louise de Savoie, le roi quitta Lyon le 30 juillet et se rendit à l'armée.

PASSAGE DES ALPES PAR FRANÇOIS I^{er}.

La chaîne de montagnes que l'armée française allait traverser s'étend du Mont-Cenis à la Méditerranée. Elle appartient à la région des hautes Alpes, surtout dans la partie nord (Alpes Cottiennes). On y trouve des sommets de 3 à 4000 mètres et des passages d'une altitude moyenne de 2-2500 m. Embrun est à 870 m. au-dessus de la mer ; sur l'autre versant Saluces est à 396 m., Coni à 533 m. Certains massifs forment des obstacles infranchissables, coupés de gorges profondes, véritable chaos d'où s'élèvent des sommets déchiquetés. Toute cette région est très pauvre et n'offre que peu de ressources.

Les Français avaient le choix entre plusieurs lignes d'opérations :

1. Le passage du *Mont-Cenis* (2084 m.) qui conduit de la Savoie à Turin par St-Jean de Maurienne, Suze et la vallée de la Doire Ripaire.

2. La route du *Mont-Genève* (1854 m.) qui conduit de Grenoble à Suze par la vallée d'Oulx et d'Exilles et à Pignerol par la vallée de Perosa.

Déjà à cette époque, le Mont-Genève, moins élevé et plus fa-

cile que le Cenis, était une bonne route carrossable. Les armées françaises se rendant en Italie l'utilisaient de préférence.

3. Un grand nombre de chemins muletiers et de sentiers d'un accès plus difficile relie la vallée de la Durance au Piémont :

le col d'Abries (2650 m.) par Perosa à Pignerol ;

le col de la Croix (2309 m.) par la vallée de la Luserna à Bricherasio ;

le col de Traversette (2950 m.) aux sources du Pô et à Saluces ;

le col de Maurin (2654 m.) et de Sautron (2589 m.) par la vallée de la Maira à Coni ;

le col Maddalena (1996 m.) et le col d'Argentera par la vallée de la Stura di Demonte à Coni.

Les Confédérés connaissaient tous ces passages secondaires, mais il leur semblait impossible que François I^{er}, avec sa lourde artillerie et son énorme train de bagages, s'aventurât dans des chemins réputés impraticables. C'était par le Cenis ou le Genève qu'on attendait les Français. Les Suisses s'entêtèrent dans un coupable aveuglement et prirent toutes leurs dispositions sous l'influence d'une idée préconçue.

Au grand quartier général du roi, par contre, on savait que Suze, Pignerol et Saluces étaient fortement occupés par les Suisses. C'est pourquoi on estima préférable de tenter le passage plus au sud. Le connétable proposait même de descendre vers la mer, de suivre la côte jusqu'à Savone ou Gènes et de marcher de là vers le nord sur Asti ou Alexandrie.

Trivulce était d'un autre avis. Après la défaite de Novare, il avait fait un séjour prolongé à Embrun, il en avait profité pour reconnaître tous les chemins conduisant en Italie. Il conseilla donc au roi de simuler une attaque par les routes principales et de pénétrer avec le gros de ses forces entre les Alpes Cottiennes et maritimes, dans la vallée de la Stura di Demonte. On pourrait ainsi prendre l'adversaire en flanc et même lui tomber dans le dos.

Ce projet ne manquait pas de hardiesse ; l'armée aurait à vaincre bien des difficultés mais Trivulce qui connaissait l'insouciance des Confédérés voyait le succès assuré. Le roi se laissa facilement convaincre, l'idée d'être comparé à Hannibal flattait son amour-propre. Il chargea Trivulce et Pierre de Navarre d'une dernière reconnaissance avant de tenter l'entreprise.

Le conseil de guerre assemblé à Briançon, donna ensuite l'ordre suivant :

1. Quelques milliers d'aventuriers avec de la cavalerie marcheront par le Cenis et le Mont-Genèvre en cherchant à attirer l'attention de l'ennemi. La grosse artillerie se dirigera sur Suze par le Mont-Genèvre.

2. 500-600 lances (environ 3000 h.) sous La Palice, d'Aubigny, Ymbertcourt et Bayard passeront le col de Traversette pour pénétrer de là dans la plaine piémontaise par la vallée du Pô.

3. Aymar de Prie, avec 400 lances, 5000 fantassins et 2000 Gênois, suivra le bord de la mer jusqu'à Gênes et se dirigera ensuite vers le nord.

4. Le corps principal avec l'artillerie de montagne marchera par Guillestre, St-Paul, col Maddalena, vallée de la Stura di Demonte sur Coni.

Le 8 août, l'avant-garde du corps principal pourvue de cinq jours de vivres, quittait Embrun avec le connétable de Bourbon, Trivulce, Navarre, 3000 pionniers sous Galiot, 13 000 lansquenets et un peu de cavalerie. Cette colonne remonta la vallée de la Durance et atteignit Guillestre le soir du premier jour de marche.

Le 9 août, elle se dirigea vers le Sud ; toute trace de chemins disparut bientôt, de nouvelles difficultés surgissaient à chaque pas. Il fallut franchir des gorges profondes, escalader des parois abruptes. Les pionniers parvinrent à frayer le chemin jusqu'à St-Paul. Vers le soir, la tête de colonne débouchait dans le valon de Barcelonnette.

Le troisième jour, ce fut pis encore ; il restait à franchir la chaîne principale. Les soldats s'attelèrent aux canons, les hissèrent avec des cordes, jetèrent des ponts sur des abîmes. On atteignit enfin le col Maddalena, l'avant-garde redescendit la vallée de la Stura jusqu'à Argentera. Le connétable passa la nuit à Larche, encore sur l'autre versant.

Le 11 août, la colonne suivit le cours de la Stura et atteignit l'entrée de la plaine à Roccasparvera, le 12.

Les troupes harassées s'y reposèrent en attendant le gros de l'armée.

NOUVELLES DISPOSITIONS DES SUISSES.

Du côté des Confédérés, les chefs hésitaient à prendre une décision. Une quantité de fausses nouvelles se répandaient dans le

pays. Les avant-postes interceptèrent même une dépêche qui parlait du passage par le Cenis. Le bruit de l'approche d'une forte colonne par le Mont-Genève circulait avec persistance.

Pourtant, les Confédérés ne pouvaient ignorer les véritables intentions de leur adversaire. Les rapports très complets de leurs reconnaissances, les récits des voyageurs venant de France, les avertissements du duc de Savoie devaient leur ouvrir les yeux. Le détachement de Saluces, surtout, ne cessait de réclamer à grands cris des renforts pour attaquer et écraser l'avant-garde signalée déjà le 10, dans la vallée de Demonte.

Le 11 août, enfin, l'armée se concentra de la manière suivante :

1. Les contingents de Berne (avec Argovie, Orbe, Echallens, Grandson, Aigle, Ollon, Bex et les Ormonts), Fribourg, Soleure, Bâle, Schaffouse, Valais, Grisons, Thurgovie, comté de Gruyère et Alsace, à *Suze*.

2. Uri, Schwytz, Unterwald, Glaris, Lucerne, Appenzell, St-Gall et la cavalerie à *Pignerol*, prêts à renforcer les enfants perdus à Saluces.

LA SURPRISE DE VILLAFRANCA (12 août).

Les contingents venaient à peine d'occuper leurs nouveaux emplacements, que déjà les Français remportaient leurs premiers succès.

Bayard, après avoir franchi le col de Traversette, était parvenu dans la vallée du Pô. Il y fut informé que Prosper Colonna et ses cavaliers campaient près de Carmagnola. Il décida aussitôt de tenter un coup de main.

A la tête d'un fort parti de cavalerie (500-600 hommes d'armes), il réussit à atteindre Savigliano sans éveiller l'attention des Suisses. A 2 heures du matin, le 12 août, le détachement prenait la route de Carmagnola ; grande fut la déception en apprenant que l'ennemi venait de partir dans la direction de Pignerol ¹.

¹ La cavalerie suisse était fournie : 1° par la bourgeoisie et les corporations des villes (Berne, Zurich et surtout Soleure) ; 2° par les Seigneurs féodaux (comtes de Thierstein, de Gruyères, barons de Hohensax, de Breitenlanderberg, de Bonstetten, noblesse de l'Argovie). Le baron de Hohensax, par exemple, rejoignait toujours l'armée avec 300 cavaliers vassaux levés dans ses terres du Rheintal ; 3° par les puissances alliées, princes et états de l'Allemagne du Sud ou de l'Italie.

Dans la campagne de 1515, la cavalerie suisse était formée, en partie, d'auxiliaires Milanais et pontificaux.

Après une courte halte, la poursuite recommença sur les instances de Bayard. On traversa le Pô à gué, et, vers midi, la cavalerie suisse était signalée à Villafranca, au bivouac. Les hommes étaient dispersés dans la petite ville, les chevaux à la corde, personne ne se doutait de la présence de l'ennemi. Les Français, sans hésiter, tombèrent à l'improviste sur des adversaires si confiants. Il y eut une courte lutte, d'une extrême violence et très meurtrière. Colonna se rendit prisonnier avec un grand nombre de ses gens. Ceux qui réussirent à s'échapper gagnèrent Pignerol, bride abattue.

Après cet exploit, Bayard se hâta de disparaître, emmenant avec lui 800 chevaux capturés.

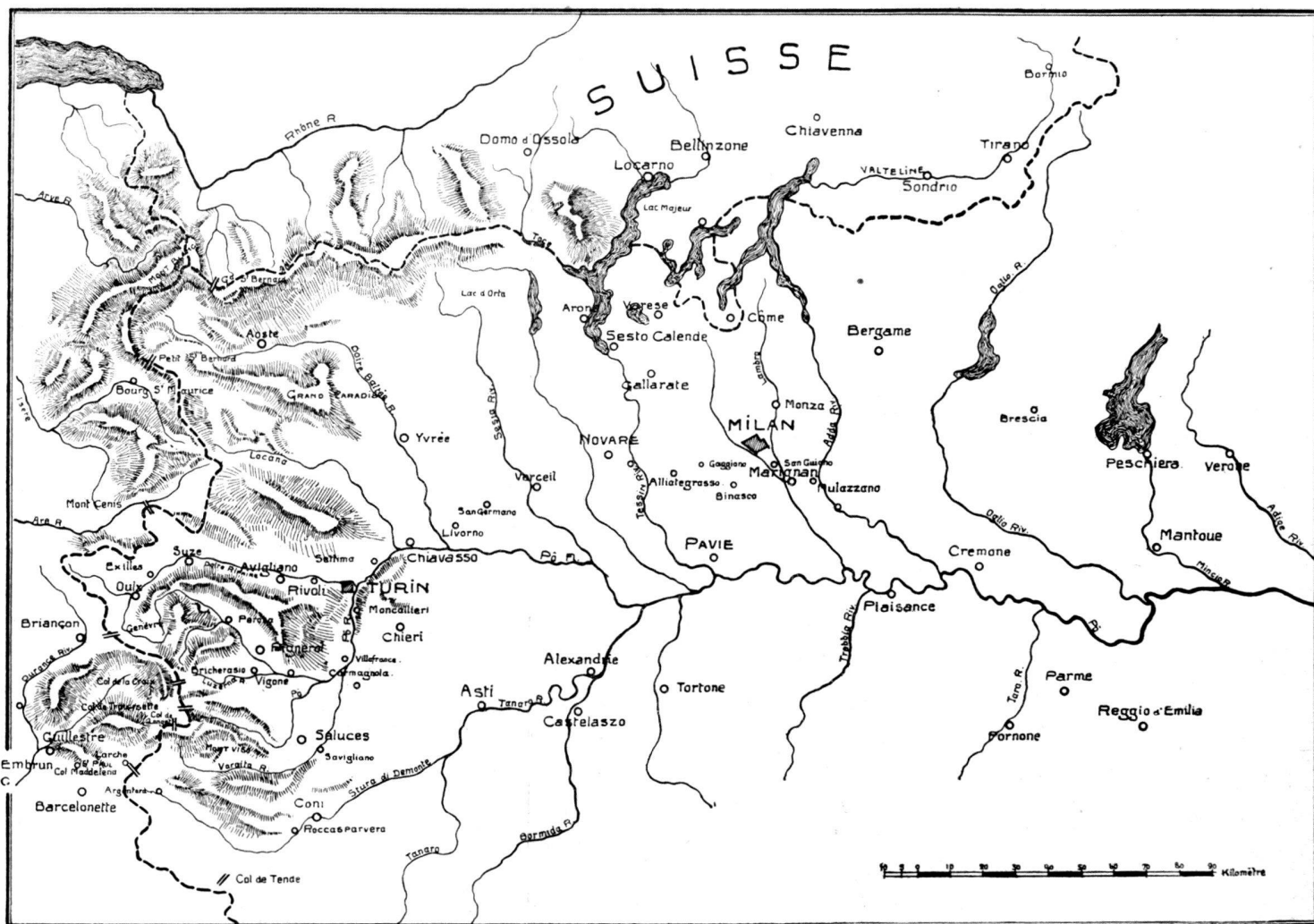
Des fuyards rencontrèrent un corps de Suisses sur la route de Pignerol et l'informèrent du désastre. Cette troupe se rendit en toute hâte à Villafranca, elle n'y trouva plus que des cadavres d'hommes et de chevaux, les habitants s'étaient enfuis. Dans leur fureur de vengeance, les Confédérés mirent la ville au pillage et regagnèrent Pignerol chargés de butin.

RETRAITE DES CONFÉDÉRÉS ET POURSUITE DES FRANÇAIS. COMBATS DE CHIVASSO ET D'IVRÉE.

Cette malheureuse surprise privait l'armée suisse de la moitié de sa cavalerie. Ce même jour, l'avant-garde française débouchait dans la plaine de Roccasparvera.

La situation était cependant loin d'être défavorable aux Confédérés. Si, à ce moment, ils s'étaient jetés résolument sur les têtes de colonnes ennemies, il est fort probable qu'ils les eussent détruites avant l'arrivée du gros de l'armée de François I^{er} ¹. Mais les événements prirent une autre tournure ; la discorde et le mécontentement paralysèrent de nouveau les décisions des chefs. En outre, le roi cherchait à entamer des négociations ; ses émissaires promettaient le paiement des 400 000 couronnes stipulées par le traité de Dijon. Les Suisses se laissèrent gagner. Pendant ce temps, leurs habiles adversaires mettaient à profit leur inaction. Chaque jour les chances de succès devenaient plus inégales, le pays était sillonné de patrouilles de cavalerie

¹ « Si j'eusse été Suisse, j'eusse plutôt combattu le roi à la descente des montagnes... » (Mémoires de Fleuranges).



Carte de l'Italie du Nord. — Campagne de 1515.

qui coupaient les communications et isolaient complètement les différents corps de l'armée suisse.

Les vivres se faisaient rares, la solde n'arrivait plus. On était sans nouvelles du pape et du roi d'Espagne. Les soldats les accusaient de manquer de parole. Les bruits les plus alarmants circulaient en Italie. Déjà une partie des contingents, gagnés à l'idée de paix, se déclaraient prêts à accepter les conditions offertes par le roi.

Après bien des hésitations, le 16 août, la retraite sur Verceil fut décidée au mépris des ordres de la Diète. L'armée se rassembla à Rivoli. Les enfants perdus obéirent en murmurant. Ils refusèrent d'enclouer leurs canons et préférèrent les traîner avec eux. Ces braves abandonnèrent Saluces la mort dans l'âme, honteux de quitter sans combattre, un poste dont ils comprenaient toute l'importance ¹.

Le 18 août, l'armée quittait Rivoli et atteignait Ivree le 20, sans cesse harcelée par les escadrons ennemis.

En cours de route, la ville de Settimo fut pillée. A Chivasso, les habitants ayant surpris et massacré 16 Confédérés dans une auberge, la ville fut saccagée et livrée aux flammes ; un violent combat d'arrière-garde s'engagea avec 500 hommes d'armes accourus à la rescousse.

Le 22 août le connétable de Bourbon, à la tête d'un fort détachement de cavalerie fondait sur l'arrière-garde suisse près d'Ivree, lui tuait 30 hommes et s'emparait de deux canons. Mais les Confédérés revinrent à la charge, attaquèrent à leur tour, pénétrèrent dans les escadrons français et ramenèrent leurs canons. Quand le connétable fit sonner la retraite, 200 cavaliers avaient mordu la poussière.

A Verceil, le 27 août, l'armée se divisa en trois corps : les petits cantons, Lucerne, Glaris et Zoug marchèrent sur Sesto-Calende à l'extrémité du lac Majeur.

Berne, Fribourg, Soleure, Valais et Bienne se retirèrent à Arona.

Zurich, Bâle, Schaffhouse, Appenzell, St-Gall, Grisons et l'Alsace à Gallarate.

L'artillerie, amenée jusque-là à grand peine, fut abandonnée

¹ « Die Freiknechte liessen ir tor, desse si den ganzen summer gehüet hattend, offen ston, namend ir gschüz an d'häls und d'händ und zugend mit Schwerem last ab gon Pinerol und Rivola » (Anshelm).

à Novare. Quelques jours plus tard, elle tombait entre les mains des Français. « On aurait dit que les Confédérés s'étaient donné le mot pour conduire le jeune roi en triomphe au but de ses désirs. » (Muralt.)

Une fois la région des Alpes évacuée, rien ne s'opposait plus à la marche en avant de l'envahisseur. La concentration de l'armée de François I^{er} put s'opérer sans difficultés dans la plaine piémontaise. Lui-même avait quitté Embrun le 13 août et atteint Turin le 20. Le 30, il était à Novare.

Entre temps Aymar de Prie, renforcé de 4000 Gênois, pénétrait par le sud dans la Lombardie et s'emparait, sans coup férir, d'Alexandrie, de Castellazo et de Tortone. En quelques jours toute la partie occidentale du duché était réoccupée par les Français.

ARRIVÉE DE LA TROISIÈME ARMÉE. PRÉLIMINAIRES DE PAIX. LES TROUPES DE LA SUISSE OCCIDENTALE RENTRENT DANS LEURS FOYERS.

Le 20 août, la Diète avait fait droit aux réclamations du cardinal Schinner en décrétant le départ de la troisième armée (15 000). « Chacun mettra ses troupes sur pied suivant son pouvoir et son honneur ». Max Roüst, bourgmestre de Zurich, objet du respect universel, fut nommé chef des Zuricois.

La désunion régnait dans la patrie comme dans les camps et la discorde de l'armée représentait fidèlement celle des conseils. Si les uns inclinaient vers la paix, beaucoup étaient d'avis de terminer d'un seul coup la campagne par un grand déploiement de forces. Il aurait fallu mobiliser tous les contingents avec les grandes bannières. Au lieu de cela, on préféra un moyen terme : on décida de partir avec les fanions ¹.

Ces renforts passèrent le Simplon et le Gothard à la fin d'août.

Au commencement de septembre, les Confédérés étaient répartis en trois groupes :

A Domo d'Ossola : les cantons occidentaux (12 000 h.).

A Varèse : la troisième armée (15 000 h.).

A Monza : la première et la deuxième armée (18 000 h.).

Pendant ce temps les négociations se poursuivaient à Verceil ;

¹ On ne déployait la *grande bannière* que pour une guerre nationale, en cas de mise sur pied du contingent complet de l'Etat.

Le *fanion* se portait dans les campagnes d'importance secondaire : guerre de conquête, annexion de territoire ; quand l'existence de la nation n'était pas en jeu.

mais les cantons posèrent des conditions si humiliantes au roi que celui-ci les repoussa formellement.

Les préliminaires de paix reprirent alors à Galarate, sur d'autres bases et, le 9 septembre les plénipotentiaires français signaient la convention suivante :

1. Maximilien Sforza sera indemnisé par la cession du duché de Nemours, par une pension annuelle de 12 000 livres et une garde de 50 lances.

2. Les Confédérés cèdent au roi le duché de Milan. Ils reçoivent 300 000 couronnes pour les frais de l'expédition ; 300 000 pour leurs possessions dans le Milanais et 400 000 stipulées par le traité de Dijon. Ces possessions restent comme gage entre les mains des Confédérés jusqu'au paiement complet.

3. Amnistie et échange réciproque des prisonniers.

Ce traité fut conclu sans l'approbation de l'armée. Les députés d'Uri, de Schwytz et de Glaris ne prirent aucune part aux délibérations.

En se soumettant à de si dures conditions, les cantons acceptants cédèrent au découragement ; ils se voyaient lancés dans une dangereuse aventure grâce à la perfidie de Venise, du roi d'Espagne et du pape qui les abandonnaient au moment décisif. « On ne saurait expliquer autrement la maladresse d'un tel acte politique par lequel un peuple réputé invincible jusqu'alors, renonça pour un gain médiocre non seulement à la décision par les armes et à la perspective d'avantages matériels, mais aussi à sa politique traditionnelle et à ses acquisitions territoriales. C'est ainsi que la Confédération déchet de sa position de grande puissance ¹.

Le chroniqueur Anshelm s'écriait dans son indignation : « O vieux et chers Confédérés, ô gens droits et loyaux, c'était là mettre finement et librement à l'enchère un puissant duché, et même toute une Confédération, probablement sans perte pour les courtiers ! »

L'armée, enfin réunie à Monza, hésitait encore. Le cardinal Schinner, l'avoyer Jaques de Watteville et le capitaine Jean de Diessbach réussirent à détourner de la paix la majorité des contingents. Ils préférèrent « le sort incertain de la guerre à une paix qui les couvrirait d'une honte éternelle. » Le 10 septembre,

¹ Gisi : *Der Anteil der Eidgenossen an der europäischen Politik in den Jahren 1512-1516.*

l'armée, forte d'environ 26 000 hommes, fit son entrée à Milan, saluée avec joie par le duc et la population.

Le même jour, les troupes de Berne, Soleure, Fribourg et Valais (10 000 h.) acceptaient le traité de Gallarate et rentraient en Suisse par le Simplon, Albert de Stein à leur tête.

Seuls, 3200 volontaires bernois et argoviens, sous Gabriel de Diessbach, Jean Frisching, Hugues de Hallwyl, Louis d'Erlach, Beat de Bonstetten et Jaques de May, rejoignirent leurs Confédérés à Milan. Ces hommes d'honneur se refusaient à abandonner leurs frères à l'heure du danger.

François I^{er} voyant l'insuccès de ses tentatives de conciliation, se porta à la rencontre des Vénitiens. Il venait d'apprendre l'arrivée des troupes pontificales et espagnoles à Plaisance et il voulait empêcher à tout prix leur jonction avec les Confédérés. Il s'avança par Binasco, Buffalora, Turbigo. Le 10 septembre, il passa le Lambro à Marignan et campa le soir même entre Mulazzano, Casalmajocco et Sordio¹. De là, il expédia l'ordre à d'Alviane, général des Vénitiens, de le rejoindre à marches forcées. Ce dernier se rendit à Crémone et fit occuper Lodi, il pouvait, de cette position, tenir en échec l'armée hispano-pontificale à Plaisance et donner la main au roi de France.

Les alliés, du reste, se méfiaient les uns des autres et ne songeaient nullement à secourir les Confédérés.

Le roi d'Espagne n'ignorait pas que le pape et Laurent de Médicis étaient en pourparlers secrets avec François I^{er}.

L'empereur Maximilien n'envoyait aucun secours, sous prétexte qu'il ne voulait pas dégarnir sa frontière du côté de la Vénétie.

Sur les supplications de Schinner, les Espagnols se décidèrent pourtant à faire une démonstration contre Lodi. Le 9 septembre ils étaient en train de passer le Pô, quand leur avant-garde se heurta à un parti de cavalerie française. Saisis de panique, les Espagnols s'enfuirent en désordre jusqu'à Plaisance. Laurent de Médicis, de son côté, n'avait même pas bougé.

Les Suisses en étaient donc réduits à leurs seules forces : les Français et les Vénitiens pouvaient désormais se tendre la main. Cette habile manœuvre du roi fut une des causes principales de la victoire.

¹ Inganni, Pâquier le moine.

Le mercredi 12 septembre, François I^{er} repassa le Lambro et établi son camp au sud de Milan, entre San Giuliano et Marignan. Le connétable de Bourbon fut chargé des travaux de fortification.

(A suivre.)

Capitaine DE VALLIÈRE.

